

J'arrive maintenant à la touchante histoire de MM. de Leuven et Brunswick. C'est au village de Vanberg, en Allemagne, que se passe l'action. Deux jeunes ouvriers tonneliers, qui font leur tour d'Allemagne, la poche vide de florins, mais le cœur plein d'un amour toujours prêt à s'épancher, Reinold et Tobias ont remarqué deux jeunes filles, l'une, Marguerite, placée comme domestique dans une des riches maisons du village, l'autre, Bertha, d'une condition plus élevée, mais rêveuse à l'excès. Quatre cœurs ne tardent pas à battre; Reinold a conçu pour Marguerite une passion partagée par la jeune fille, et Tobias n'aspire qu'au moment où Bertha sera sa femme. Marguerite devait épouser un riche parti, mais Reinold lui ayant juré un amour éternel, tout est rompu, et la pauvre fille se trouve ainsi sans place, raillée par ses compagnes. Reinold reçoit, sur ces entrefaites, l'ordre de partir avec Tobias; désespoir violent de Marguerite, à laquelle il remet un blanc-seing dont elle pourra faire tel usage qu'elle voudra. Deux années se sont déjà passées; Reinold a hérité de son oncle Martin et va épouser Mlle Bertha, dont la famille est bien placée dans le pays, et par laquelle il espère bien être nommé prochainement bourguemestre, si toutefois rien ne transpire de sa conduite passée et de ses infidélités sans cesse renouvelées. Soudain une jeune fille se présente pour avoir une place, c'est Marguerite; la misère lui a fait quitter son village où elle était sans ressources, et se mettant sous la garde d'un vieux juif, Jacobus, l'usurier, qui fait le métier de colporteur, elle est venue à la ville voisine chercher une place. Ici la face des choses change tout à coup; Bertha apprend de Marguerite qu'elle est la fille de Charlotte Muller, c'est-à-dire sa sœur qu'elle cherchait depuis si longtemps, et que son père lui avait recommandée en expirant sur le champ de bataille. Quelle n'est pas la surprise et l'effroi de Bertha lorsque sa sœur lui montre le billet de Reinold, son fiancé, celui qui l'a si lâchement abandonnée. Mais Bertha veut avant tout réparer les torts de Reinold; elle sacrifiera sa position future pour rendre sa sœur heureuse. Reinold refusera-t-il de son côté? – Non, il ne le pourra pas. Le cœur et la générosité l'abandonnent cependant; que lui importe la douleur de Marguerite; il préfère lui donner toute sa fortune et reprendre son métier de tonnelier que de l'épouser, car il ne l'a jamais aimée!...

Bertha ne soupçonnant pas les petites canailleries de Jacobus, lui avait confié le blanc-seing de Reinold; mais l'usurier avait si bien arrangé les choses à son profit que les biens de Reinold devaient lui appartenir désormais, et que Marguerite ne pouvait faire autrement que d'être sa femme. Le troisième acte est donc employé à déjouer cette trame de Jacobus, et à faire revenir Reinold sur sa décision première. Jacobus est en effet obligé d'abandonner les projets qui lui souriaient tant et de restituer à Reinold ce qui lui appartient. Reinold, de son côté, revient à de meilleurs sentiments et se dispose à épouser Marguerite; mais la jeune fille doutant encore de son amour a fui la maison pour chercher la mort; Tobias l'a heureusement sauvée et la ramène à son époux. Inutile de dire que Bertha accorde sa main à Tobias qui n'a cessé de l'aimer un seul jour.

Le canevas fourni par les librettistes étant très musical, M. Gevaert a qui nous devons déjà le petit opéra de *Georgette*, n'a eu qu'à se laisser aller à sa brillante et féconde imagination pour produire une partition d'une élégance et d'une distinction rares. Une grande clarté dans les idées, une abondance de mélodies toutes fraîches et originales, un juste emploi des modulations, une orchestration tracée de main de maître, une grande expérience dans la manière de traiter les voix unies à la mesure de l'orchestre, une juste entente des effets scéniques, telles sont les principales qualités qui distinguent la musique de M. Gevaert. Il y a dans son opéra des parties que ne désavouerait pas le compositeur le plus expérimenté; si M. Gevaert débute aujourd'hui d'une manière aussi remarquable, que ne devons-nous pas attendre de lui un jour?...

Parmi les morceaux les plus saillants de la partition, nous devons citer l'ouverture qui reproduit les principaux morceaux de l'ouvrage; le chœur des compagnons avec les vocalises du ténor soutenues par un accompagnement de cor; le duo qui suit entre Reinold et Tobiras [Tobias], et dans le quel sont intercalés de jolis couplets d'une allure franche; l'allegro de ce morceau nous a rappelé un peu certain duo du *Caïd*; l'acte se termine par un chœur de jeunes filles et une romance plaintive de Marguerite, sur ces paroles: *Pauvre fille, sans famille*, qui revient plusieurs fois dans le courant de l'ouvrage.

Le second acte s'ouvre par un chœur brillant et bien écrit des tonneliers, et la ronde des mêmes, dont le refrain, sur ces mots: *Frappe, frappe*, est un des plus heureux; aussi ce morceau a-t-il été bissé. Viennent des couplets, avec trio, fort bien chantés par Meillet et qui ont produit le plus grand effet; l'ensemble des voix sur ces mots: *Il est mort*, et la coda en trois temps: *Mais le seul vivant*, d'une allure plus vive, donnent à ce morceau un véritable cachet d'originalité; suivent le duo de la reconnaissance dont le début est chaudement coloré; le trio, en forme syllabique: *Il a dit et juré*; la romance de Bertha avec chœur et le final.

Le troisième acte est moins richement doté; nous n'y avons remarqué que les couplets de Colson, ceux de Meillet, alors qu'il appelle sa fiancée qu'il croit perdue, et un trio, en forme de boléro, d'une facture toute pimpante et toute joyeuse; ce morceau choque cependant dans ce tableau rempli de bons Allemands, de franc lurons, buveurs de bière, à cause d'une forme espagnole que le compositeur lui a donnée; il n'y manque plus que des castagnettes et du tambour de basque. Le duo dramatique entre Reinold et Marguerite est ce qu'on peut appeler un lieu commun musical; la grande phrase à effet placée à la fin a été puisée dans le *sac aux ficelles*. En somme, voilà un grand succès, et nous ne devrions pas, par quelques mots de critique, en ternir tout l'éclat. N'importe, M. Gevaert ne nous en voudra pas, quand nous dirons que sa partition nouvelle est l'œuvre d'un maître. Or, quel maître n'a pas ses petits défauts? L'esprit humain est-il donc si parfait et notre imagination nous sert-elle toujours avec la même égalité et le même bonheur?

Mme Deligne-Lauters, applaudie tout l'hiver dernier dans les concerts, débutait dans cette soirée, ainsi que M. Achard, un prix du Conservatoire de cette année: Mme Lauters, malgré une vive émotion, bien pardonnable, nous a laissé entrevoir une magnifique voix de mezzo-soprano parfaitement timbrée, expressive dans les notes basses, et forte et vibrante dans le registre supérieur. Mme Lauters chante avec goût; ses phrases sont détaillées avec soin; il y a en elle l'étoffe d'une grande chanteuse. Mme Lauters n'a jamais joué, et personne ne s'en serait douté: cet embarras et cette modestie qu'elle a en scène peuvent être pris pour de la naïveté et de la candeur appropriées justement à la nature du rôle qu'elle remplit. Mme Lauters a été accueillie de la manière la plus brillante; aujourd'hui elle ne doit plus être inquiète sur son avenir.

M. Meillet faisait sa rentrée par le rôle de Reinold; jamais nous ne l'avons vu plus en verve et d'une gaîté plus communicative. Meillet captive son public; il s'attire toute son attention et jamais il ne manque ses effets. Comme chanteur, il s'est encore surpassé cette fois; ses couplets du second acte ont été bissés avec frénésie.

Mme Meillet a apporté dans cette nouvelle création son jeu fin et distingué que nous avons tant de fois apprécié; comme chanteuse, elle a partagé les ovations faites à Mme Lauters, et s'est souvent fait applaudir seule. Le couple Meillet est l'indispensable de tout succès.

Colson vient de nous offrir encore un de ces types, résultat de l'observation et de l'étude, qui peut servir de pendant au Théodore de la *Promise*. Le Jacobus du *Billet de Marguerite* est non moins parfait, et je ne sais lequel des deux je préfère. Dans la *Promise*, Colson amuse, dans le *Billet* [*Le Billet de Marguerite*], il amuse et intéresse; cette fois, il y a quelque chose de plus.

Mme Chevalier s'est fait remarquer dans le rôle effacé de Dorothee qu'elle détaille cependant avec beaucoup d'intelligence.

M. Perrin vient de commencer une importante réforme, celle des décors et de la mise en scène qui sont magnifiques. Jamais le machiniste ne s'est vu à pareille fête. Le décor du premier acte dû à M. Camben et Thierry, est d'une vérité saisissante, tout en étant d'une grande fraîcheur de coloris; ceux des second et troisième actes peints par MM. Rubé et Nolau, ne sont pas moins remarquables. La partie chorale, conduite par M. Bousquet, a parfaitement fait son devoir: j'en dirai autant de l'orchestre conduit avec précision et vigueur par M. Deloffre; en somme, l'exécution n'a rien laissé à désirer, et le nouveau-né de M. Gevaert s'avance à pas rapides vers de longues et fructueuses représentations.

LE MONITEUR DRAMATIQUE, 12 octobre 1854, p. 2.

Journal Title: LE MONITEUR DRAMATIQUE

Journal Subtitle: Journal des Théâtres, Revue Hebdomadaire de la Littérature et des Arts

Day of Week: Thursday

Calendar Date: 12 October 1854

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: None

Year: Deuxième Année

Series: None

Issue: Jeudi 12 Octobre

Livraison: None

Pagination: 2

Title of Article: Premières Représentations.

Subtitle of Article: Théâtre-Lyrique. Le *Billet de Marguerite*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert. – Première représentation, le 7 octobre 1854. – Débuts de Mme Deligne-Lauters et de M. Achard. – Rentrée de M. et Mme Meillet.

Signature: Frédéric Barbier

Pseudonym: None

Author: Frédéric Barbier

Layout: Internal text

Cross-reference: None